

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Ruines

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 40, numéro 6 (240), décembre 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32121ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1998). Ruines. *Liberté*, 40(6), 110–113.

Rêverie

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

RUINES

Écrivain avant le déjeuner, paysan après, je trouve que ces deux manières de vivre font quelque chose de complet, qui m'attache malgré la monotonie. Je me suis remis sérieusement à mon livre et je bâtis une magnifique étable à cochons. Laquelle de ces deux œuvres durera plus que l'autre? Hélas je n'en sais rien, en vérité. Les murs que je donne à mes cochons sont bien solides.

(Tocqueville, lettre à Loménie ¹)

Il existe, dans la forêt des Landes de Gascogne, les traces d'un hameau nommé Lesbordes, anéanti par le grand incendie du 7 août 1949. Il faut se faire indiquer l'emplacement de ses ruines pour les trouver. En cinquante ans, la nature a effacé ce qui restait des maisons et des bâtiments des paysans chassés par le feu. Un feu extrêmement rapide, aux dires d'un témoin; les pommes de pin ont fait office de bombes incendiaires; les coupe-feu n'existaient pas, ni les avions de Canadair, ni les tours

1. Citée par André Jardin dans *Alexis de Tocqueville*, Paris, Hachette, 1984, p. 363.

de guet. Seul indigène encore en vie dans les environs, le témoin a vu son existence s'arrêter le jour du feu. Depuis, il en fête fidèlement l'anniversaire à grands coups de Ricard. Entre les anniversaires, sa conversation se résume à la description des lieux et de la vie rurale avant le jour fatal, si bien qu'on peut le croire fou. Il n'est pas plus fou qu'un disque rayé depuis un demi-siècle.

Au temps pas si lointain dont il parle, l'autarcie était presque complète. On n'allait au village que pour acheter du sucre et du sel. Le pain, le vin, les légumes, les fruits, la viande, tout était produit sur l'airial². La vie était dure, mais sans ennui, souvent conviviale, et l'ingéniosité des mains (qui n'exclut jamais l'esprit), très grande. Le peuple était-il plus heureux que celui que je vois, dépendant, dégradé, abruti de fadaises médiatiques, obèse, dépourvu de moyens? Sans en être sûr, je crois que oui. Et je ne suis pourtant pas le curé Labelle, ni ne menace de le devenir. (Reste que l'avenir d'un pays et presque toutes ses chances de s'illustrer me semblent résider dans la santé du tissu populaire. Sur ce point, où en sommes-nous³? Si mes souvenirs ne m'abusent, le peuple avec qui je vivais il y a trente ans dans le bas de la ville était plus sûr de lui et plus confiant qu'aujourd'hui. Que s'est-il passé entre-temps? Une prise de conscience de l'accélération du déclassement, qui paralyserait l'initiative?)

Les habitants partis, ce qui restait du hameau de Lesbordes a été rasé, à l'exception de quelques bas de murs oubliés, dont le promeneur averti découvre les briques plates en rampant sous les ajoncs et les ronces et en

2. Mot merveilleux qui désignait la propriété de chacun, non clôturée. En montrant le lopin qui entoure la maison, les vieux disent encore « mon airial ».

3. Le Canada de Jean Chrétien et de Paul Martin est une lubie au moins sur un point: le « meilleur pays du monde pour la qualité de vie », ce 9 septembre, l'ONU le classe au dixième rang des pays industrialisés pour l'indice de pauvreté.

soulevant la mousse. Elles sont encore solides, ces briques, et jointes avec tant de soin et si peu de moyens qu'on en reste pantois. Un peu plus loin, le promeneur trouve, caché par des chênes, un puits comblé aux trois quarts, à la margelle intacte. Ailleurs, un lilas aux feuilles souffreteuses, qui a survécu tant bien que mal dans la forêt, probablement sans fleurir, ou la plaque de fonte cassée d'un foyer. Au-dessus, les pins, les chênes, la lumière blanche et torride, unificatrice, à peine filtrée par les aiguilles, et le bruit d'océan du vent.

Si la passion de bâtir ou de rebâtir est plus forte chez le promeneur que la mélancolie ou l'indifférence, il quittera les lieux avec une tuile ou une brique à introduire dans une construction nouvelle, pour que le hameau rayé de la carte revive par un élément sauvé. Le bonheur des matériaux, s'il existe, ne doit pas consister à devenir objets de contemplation et de vénération pour les touristes, mais à servir ou à resservir.

Sur l'île des Français, au milieu du lac Oneida, dans la région de Syracuse, cherchant les restes d'une installation française du siècle précédent, Tocqueville paraît s'être arrêté à la mélancolie. Son récit de la rencontre avec les vestiges n'en est pas moins saisissant. Il l'est peut-être d'autant plus qu'on l'avait mal renseigné.

En 1786, à la suite de spéculations malheureuses, un certain La Croix de Watines, seigneur de la région de Lille, s'était expatrié avec sa femme et leurs deux enfants. En 1791, la famille s'était installée sur une des deux îles du lac Oneida, avec l'idée de tirer sa subsistance du lieu. En 1798, cette tentative (ratée) avait inspiré un roman, *Erscheinungen am See Oneida*, à une certaine Sophie von La Roche⁴, roman aussitôt plagié, à cette époque de frénésie romanesque, par un certain Joachim-Heinrich

4. Son fils, Fritz, avait rendu visite à De Watines et, par lettres, il avait enflammé l'imagination de sa romancière de mère.

Campe, puis traduit et publié en 1803 dans *Récits pédagogiques et géographiques pour les jeunes*, récits que le petit Tocqueville avait dévorés. La Croix de Watines y faisait figure de réprouvé héroïque, d'effigie tragique de la noblesse en fuite. Pour comble de malheur, la femme du héros mourait sur l'île. Voilà l'image somptueusement lugubre que le grand Tocqueville portait encore le 8 juillet 1831. Or, La Rochefoucauld-Liancourt, qui avait rencontré le vrai La Croix de Watines en 1795 au nord du lac, l'avait trouvé instable, écervelé, cupide, plus tête brûlée que colon, plus inconsistant qu'héroïque et pas veuf du tout. Elle était fausse, l'image que Tocqueville portait vers l'île. Il ramait sur une vision née d'une rocambolesque lecture d'enfance.

N'importe. On doit peut-être à la fausseté de cette vision quelques formules dont l'authenticité a pu éclater plus tard. Par exemple, « tendresse ingénieuse⁵ », expression que Tocqueville applique à l'installation rêvée à partir du vieux pommier et du cep de vigne qu'il découvre dans la forêt rétablie. Dire « tendresse ingénieuse », c'est presque dire que l'ingéniosité est une forme de la tendresse. Cette formule m'est revenue dans les ruines de Lesbordes, et les ruines de Lesbordes l'ont rachetée. Matériau sauvé.

Le lac Oneida est beau en mai. Il inonde ses bords et se couvre de voiliers. En le regardant derrière la grille des troncs, il y a quelques années, je me suis dit que les pilotes des voiliers ignoraient probablement ce que je viens de raconter, et que c'était dommage. Sans qu'ils s'en rendent compte, il devait leur manquer l'enchantement supplémentaire que l'espace gagne à croiser la profondeur du temps.

5. Dans « Voyage au lac Onéida », *Œuvres I*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1991, p. 358.